

**COMME
CE MONDE
EST
JOLI**

**KAREN JOY
FOWLER**

Compétition

Certains d'entre nous sont des rêveurs.

— KERMIT

Au dîner, le fils de Claire lui demande si elle connaît le nom de l'homme qui a fait pousser le plus gros légume au monde, pas une pastèque parce que c'est sans doute un fruit, l'enfant n'est pas très sûr. Claire répond qu'elle l'ignore. Son fils a huit ans. C'est un âge énervant. Il aimerait qu'elle devine.

« Je n'en sais vraiment rien, mon cœur », dit Claire.

Il lui donne un indice.

« C'était un navet. »

Ce qui élimine, pour Claire, toute la population de Laponie.

« Elliot, tente-t-elle.

— Nan. »

Un rien de triomphe dans la voix, mais rien qui puisse sembler impoli.

« C'est faux. Essaie encore.

— Dis-le-moi, propose Claire.

— D'abord devine.

— Edmund, dit Claire, et son fils la regarde en plissant les yeux.

— Devine le nom de famille. »

Claire croit se souvenir qu'il y a, sur terre, plus de Chinois que de n'importe quoi d'autre.

« Edmund Li », tente-t-elle.

La bonne réponse est Edmund Firthgrove, et le nom propre le plus partagé au monde est Chang. C'est dire si elle est loin du compte.

« Devine qui a les plus longs ongles du monde, propose son fils. C'est un homme. »

Pour le coup, Claire est à peu près certaine que ce n'est pas Edmund Firthgrove. La vie est faite de chemins divergents. Elle fait part de cette

réflexion à son fils, puis se tourne vers sa fille pour s'assurer qu'elle écoute également.

« Nous vivons désormais une ère de la spécialisation, leur dit-elle. Vous pouvez accéder à la postérité par le jardinage ou bien par la pousse des ongles, mais pas par les deux biais à la fois. N'oubliez jamais ça. C'est votre mère qui vous le dit. Pour prétendre aux sommets, il faut toujours faire des choix. »

Et, en même temps qu'elle dit ça, elle se demande si c'est bien vrai.

« Encore des hamburgers. »

C'est un constat que le mari de Claire pose, d'une voix lente et impartiale. Les faits : rien que les faits.

« On a mangé des hamburgers dimanche, et aussi mardi. Ça fait trois fois cette semaine. »

Claire répond qu'elle vise un record personnel. C'est une manchette qu'elle a lue en attendant la viande hachée au supermarché qui lui a fait repenser à ce problème des choix dans la vie. « Voici l'homme le plus paresseux du monde », titrait le journal. « Au lit depuis 1969... c'est sa femme qui doit le laver et le raser. »

Claire imagine que ce genre d'histoire commence quand un type perd son boulot. Il passe quelques semaines à chercher un poste mais ne décroche pas même un entretien. Il n'est pas du genre plein d'initiative. Alors, profondément déprimé, un lundi matin de 1969, en pleine guerre du Vietnam, il renonce à sortir de son lit. « À quoi bon ? » demande-t-il à sa femme. Celle-ci se montre d'abord compréhensive. Il a besoin de repos, c'est entendu. Elle le laisse tranquille deux ou trois jours, va jusqu'à lui porter des plateaux-repas, jusqu'à changer la chaîne de sa télé.

Ça n'a rien à voir avec un défi et tout avec un suicide déguisé. « Un homme succombe devant les jeux télé. » Mais rester au lit commence à prendre un tour agréable. Ça lui rappelle sa varicelle, enfant, les verres de jus d'orange que ramenait sa maman. Il est au chaud et au centre de l'attention. Son désespoir, peu à peu, se dissipe. « J'ai tellement envie d'un jus d'orange », dit-il à sa femme.

Les mois passent, un an s'est écoulé au lit avant qu'il ne réalise qu'il a changé de statut. Il n'est plus ce pauvre type incapable de trouver un boulot. D'un coup, il est devenu sportif de haut niveau. Avec ce qu'il faut d'endurance, d'acharnement et de soutien, il peut transformer sa tragédie en triomphe. Il explique à sa femme que la seule chose qu'ils doivent maintenant redouter, c'est de perdre leur sang-froid.

Et elle, qu'est-ce qu'elle en pense, de tout ça ? Sur la photo de l'article on la voit qui tasse un oreiller en souriant, une femme au physique épais, de ce genre qui ne sera jamais à la mode. Elle se dit peut-être, comme lui, que c'est son seul espoir. Que la grandeur du mari rejaillira sur elle. De même que sa gloire.

Son mobile est peut-être moins noble. Représentant son mari dans le monde, il est normal qu'elle y soit plus active. Lui, il porte une vision. Il repousse les limites des capacités humaines. Elle, elle étudie la possibilité d'en faire faire un téléfilm. Lui suggère, tant qu'il est là, allongé à rien faire, de se laisser aussi pousser les ongles.

Elle n'y connaît pas grand-chose en records. On ne se fait pas pousser les ongles juste parce qu'on a un peu de temps libre. Ça demande un engagement continu, un régime spécial à base de produits gélatineux, un durcissement du dedans comme du dehors. En vrai, le moment le plus dangereux pour les ongles, c'est quand on est couché au lit. Il y a sûrement, cela dit, une autre raison : elle en a marre de lui couper les ongles. « Tu devrais peut-être te faire pousser la barbe », lui dit-elle en se fardant les joues, avant de s'ajuster un chapeau à plumes et de filer à son cocktail déjeunatoire en compagnie des gros bonnets des studios. Elle commandera le homard et revendra ensuite les droits exclusifs à des magazines *people*. « Pourquoi tu ne te lancerais pas dans une pelote de ficelle ? » Le record de la plus grosse boule de fil est de près de quatre mètres de diamètre. De quoi s'occuper un bon moment au lit.

Au restaurant, elle rencontre Solero don Guillermo, le danseur de flamenco le plus rapide du monde. Elle oublie de rentrer chez elle. La faim finit par avoir raison du mari. Quand, plusieurs jours plus tard, il parvient enfin à accéder à la cuisine, il est un homme brisé. Il envisage

de se tailler les veines. Mais au lieu de ça, il parvient, en se préparant le petit déjeuner, à tailler en douze secondes deux cent cinquante tranches d'un même concombre, battant ainsi de quatre coupes le record détenu par Hugh Andrews de Blackpool. Les rondelles sont si fines qu'on peut regarder la télé au travers.

Quarante-deux ans plus tard – c'est-à-dire vingt-quatre bonnes années au-delà de l'actuel record – il reçoit un message de sa femme, roulé dans une bouteille et jeté depuis le *Queen Mary*. *Va te faire foutre*, y est-il écrit.

« Tu sais que j'aime pas les hamburgers pas cuits. »

La voix du fils de Claire se fait accusatrice.

« C'est tout rose au milieu. C'est dégueu. Je veux pas manger ça.

— Y en a marre des hamburgers, renchérit la fille.

— Est-ce qu'il y a quelque chose d'autre chose à manger? » demande le mari.

Claire leur sourit tour à tour. Avec sa fourchette, elle tapote un message pour eux sur le bord de son assiette. *Il est possible que ça prenne quelques années*, songe-t-elle, mais un jour, elle y compte bien, celui-ci finira par leur parvenir.

Pelican Bar

Pour son anniversaire, Norah reçut un CD de Pink de la part des jumeaux, un livre sur les vampires de sa sœur déjà adulte, *High School Musical 2* de sa mamie (ce que Norah aurait adoré si elle avait eu dix ans et pas quinze), un iPod shuffle plus un tee-shirt Ecko Red et un jean Seven pré-lavé à deux cents dollars – les habits les plus chers que Norah ait jamais possédés – de la part de sa mère et de son père.

Pas plus tôt que la semaine précédente, sa mère avait dit que c'était dommage que les anniversaires tombent qu'on les ait mérités ou non. Elle avait dit qu'elle en avait plein le dos des insolences de Norah, de son ingratitude, de sa grossièreté – comme si *putain* était une nouvelle façon de ponctuer les discours – putain par ci, putain par là, putain fait chaud et quelle putain d'injustice, non mais tu te fous de moi putain.

Et puis il y avait eu les nuits où Norah n'était pas rentrée et avait coupé son téléphone, si bien que tout le monde avait cru qu'elle était quelque part en ville dans l'appartement d'un type sans doute rencontré sur internet, et certainement morte à l'heure qu'il était.

Et puis il y avait les trucs affreux à propos de sa mère et de son père qu'elle était allée écrire sur Facebook.

Et après ça il fallait encore lui acheter des cadeaux ?

« Ça ma petite, ça m'étonnerait », avait dit la mère de Norah.

Du coup c'était une grosse surprise. Il y eut même une fête. Comme ses parents n'approuvaient pas ses fréquentations (globalement, ils ne les connaissaient pas), on célébra ça en famille. Sa grande sœur ramena le nouveau bébé, qui bâillait, hoquetait et dont le crâne était couvert de croûtes de lait. On mangea du poulet grillé et des épis de maïs cuits dans le lait, un gâteau glacé avec des pralines et des roses, et tout le monde,

même Norah, fut très attentionné et gentil, il n’y eut que la mamie de Norah qui se disputa dans la cuisine avec sa mère, mais elle s’interrompit à la seconde où Norah entra. Sa grand-mère l’embrassa, lui souhaita un bon anniversaire et s’en alla avant que le repas ne soit servi.

La fête se prolongea jusque tard et la mère de Norah dit qu’ils rangeraient le lendemain matin. Tout le monde partit ou alla se coucher. Norah se brossa les dents pour la galerie mais ne se déshabilla pas, parce qu’Enoch et Kayla avaient promis de passer, ce qu’ils firent un peu avant minuit. Enoch grimpa par la fenêtre de sa chambre puis descendit sur la pointe des pieds ouvrir à Kayla, qui était déjà trop pétée pour la fenêtre. «Ton anniversaire n’est pas terminé!» dit Enoch, qui avait ramené à Norah des champis d’annif spéciaux appelés *yeux de faucon*. Une demi-heure plus tard, la chambre coulisça légèrement sur le côté et s’ouvrit comme un œuf. Une lumière bleue se répandit partout et Milo, le doudou de Norah, avait un halo bleu lumineux comme si c’était Maître Yoda ou un truc du genre. Milo dit à Norah de dire à Enoch qu’elle l’aimait, ce qui fit rire Enoch.

Ils reprirent des yeux de faucon, si bien que Norah était encore défoncée le lendemain matin, quand un homme et une femme entrèrent dans sa chambre, la tirèrent du lit et la mirent debout de force sous le regard de ses parents. La femme avait le nez crochu et les yeux légèrement globuleux. Norah fixa son visage, juste à temps pour apercevoir la furtive rétractation d’une membrane nictitante. «Regardez ses yeux», dit-elle, mais les mots ne sortirent pas de sa bouche mais de celle de la femme. «Regardez ses yeux», disait la femme. «Elle est complètement perchée.»

La mère de Norah ramassa les vêtements qui traînaient sur la chaise et par terre. «Enfile-les», dit-elle à Norah, et comme Norah n’arrivait pas à passer les manches, l’homme quitta la pièce le temps que sa mère l’habille. Ensuite, l’homme et la femme la traînèrent au rez-de-chaussée, la sortirent par l’avant et l’emmenèrent à une voiture si propre et si noire qu’on voyait les nuages traverser le capot. Le père de Norah mit une valise dans le coffre, et quand il le ferma, le claquement que Norah entendit ressemblait à la dernière note d’un chœur d’église, la partie *men* du mot *amen*, chanté par de nombreuses voix.

La musique était apaisante. Cela faisait tellement longtemps que ses parents la menaçaient de l'envoyer en pension qu'elle avait cessé de l'entendre. Sur le moment, elle se dit qu'ils cherchaient juste à l'effrayer, qu'ils allaient lui faire faire un petit tour de voiture, puis qu'ils la ramèneraient une fois la leçon apprise, et cette pensée la réconforta quelques minutes. Ensuite elle se dit que si c'était du théâtre, sa mère ne pleurerait pas comme ça. Norah essaya de lui attraper le bras sans y parvenir. « S'il te plaît », dit-elle, « me force pas... » Avant que les mots sortent de sa bouche, l'homme s'était penché et les lui avait pris. « Me force pas à te faire mal », chuchota-t-il dans un souffle qui lui résonna dans le crâne. Il menotta Norah à la ceinture de sécurité parce qu'elle se débattait. La bouche de l'homme ressemblait à un truc dessiné au fusain.

« On fait ça parce qu'on t'aime, dit le père de Norah. Tu étais vraiment sur une mauvaise pente.

— C'est la chose la plus difficile qu'on ait jamais faite, dit la mère de Norah. Je t'en prie, conduis-toi bien et tu pourras rentrer à la maison. »

L'homme à la bouche en fusain et la femme aux paupières nictitantes conduisirent Norah à un aéroport. Ils montrèrent le passeport de Norah à la dame du comptoir puis prirent place tous ensemble dans l'avion, la femme sur le siège hublot, l'homme sur le siège couloir, Norah au milieu. Au cours du vol, Norah redescendit et l'homme à ses côtés avait un visage normal, et la femme des yeux normaux, mais Norah était toujours dans un avion, avec rien sous elle que l'océan.

Au même moment, la mère de Norah se rendait au centre commercial. Elle avait pleuré toute la matinée, s'apprêtait à rendre l'iPod shuffle à l'Apple Store et les vêtements chers chez Nordstrom. Elle avait les reçus, les étiquettes n'avaient pas été retirées, et comme elle était encore agitée par des sanglots intermittents mais spasmodiques, elle n'eut aucun mal à se faire rembourser.

La nouvelle maison de Norah était un motel. Elle y parvint à la nuit tombée, le ciel en surplomb était clouté d'étoiles et la route si silencieuse que Norah entendait un chœur exubérant de grenouilles et de grillons.

L'homme lui tenait le bras et marchait juste assez vite pour la faire trébucher. Il laissa Norah tomber un genou à terre. Le sol asphalté était couvert de gravillons qui s'imprimèrent dans sa peau et qu'elle ne put pas enlever. Elle avait du mal à croire qu'elle était bien là. Elle avait du mal à se souvenir de l'avion. C'était un *bad trip*, un mauvais rêve, comme si elle s'était couchée dans sa chambre comme d'habitude pour se réveiller ici. Ses hallucinations champignonnesques de paupières et de bouches étaient parties; ne restait qu'une suspicion lancinante dont elle ignorait la cause. Elle ne se sentait pas punie pour écarts de conduite. Elle se sentait kidnappée.

Une vieille femme en caftan fleuri vint à leur rencontre au niveau d'un portail grillagé. Elle le déverrouilla et l'homme poussa Norah de l'autre côté sans un mot. «Ma valise?» demanda Norah à l'homme, mais il était déjà parti.

«Je suis ta mère désormais», dit la vieille femme à Norah. Elle était très âgée, le visage froissé comme une feuille morte. «Mais pas comme ton autre mère. Deux choses différentes. Un : je ne t'aime pas. Deux : quand je te dis quoi faire, tu le fais. Tu m'appelleras Mama Strong.» Mama Strong se courba de manière à ce que ses yeux soient dans ceux de Norah. Ses pupilles étaient deux minuscules perles noires. «Va dormir. On parle demain.»

Elles montèrent un escalier extérieur et Norah eut un bref aperçu de l'océan baigné de lune au-delà du grillage. Mama Strong mena Norah jusqu'à la chambre 217. À l'intérieur, dix filles étaient déjà couchées et le sol presque entièrement tapissé de matelas séparés seulement par d'étroits passages de moquette brune. Le plafonnier était allumé mais les filles avaient les yeux fermés. Une deuxième vieille femme était assise sur un tabouret au coin. Elle léchait bruyamment une sucette rouge. «Je n'ai pas ma brosse à dents», dit Norah.

«Je n'ai pas dit "brosse-toi les dents"», répondit Mama Strong. Elle tendit à Norah un tee-shirt jaune, un pantalon de jogging gris, des tongs en plastique, l'accompagna à la salle d'eau et attendit le temps que Norah

utilise les toilettes, se lave le visage au robinet et change de tenue. Ensuite elle prit les habits que portait Norah en arrivant et s'en alla.

De sa sucette, la vieille désigna un matelas vide avec une mince couverture de laine pliée à son extrémité. Norah s'allongea et étendit sur elle la couverture. La chambre était étouffante, chaude et pleine de l'odeur des corps qui y couchaient. Le plus proche matelas était celui d'une fille noire et maigre, au nez encroûté, à la toux mauvaise. À cause de la toux, Norah sut qu'elle ne dormait pas. « Moi c'est Norah », lui dit-elle, mais la vieille femme du coin siffla et tapa dans ses mains. Norah mit un moment à comprendre que personne n'éteindrait jamais la lumière.

À trois reprises, pendant la nuit, elle entendit quelqu'un crier. À d'autres moments, elle crut entendre l'océan, sans en être vraiment sûre ; peut-être était-ce une chaufferie, ou un ventilateur.

Le lendemain, la fille osseuse dit à Mama Strong que Norah lui avait parlé. En vertu de quoi, la fille gagna cinq points, ce qui lui permit de récupérer sa brosse à cheveux.

« J'avais dit on ne parle pas, dit Mama Strong à Norah.

— C'est pas vrai, dit Norah.

— Qui dit la vérité ? Toi ou moi ? » demanda Mama Strong.

Norah, qui n'avait rien mangé depuis l'avion et ne s'était pas brossé les dents depuis vingt-quatre heures, avait un affreux goût dans la bouche, comme de l'œuf pourri. Elle sentait malgré tout l'odeur d'oignon dans l'haleine de Mama Strong. « Moi », répondit Norah.

Elle perdit dix points pour avoir parlé et trente pour son insolence. Cela la mettait à moins quarante dès le premier jour. À plus dix, elle pourrait récupérer sa brosse à dents. À plus vingt, sa brosse à cheveux.

Mama Strong dit que nulle part on n'avait le droit de parler (dix points en moins pour parler) sauf pendant les sessions de groupe, où c'était obligatoire (points en moins pour ne pas parler). Le petit déjeuner était composé d'un toast froid et dur et de pêches en conserve (points en moins pour ne pas manger), suite à quoi Norah participa à sa première session de groupe.

Mama Strong était la cheffe de son groupe, qui était constitué des filles de la chambre 217. Elles étaient, apprit Norah, sa nouvelle famille. Son nom de famille était Pouvoir. Les autres familles de l'hôtel s'appelaient *Dignité*, *Estime*, *Sérénité* et *Respect*. D'après Mama Strong, ce n'étaient pas d'aussi bons noms. *Pouvoir*, c'était ce qu'il y avait de mieux.

Il y avait des garçons dans les ailes ouest du motel, mais ils n'allaient jamais dans la cour en même temps que les filles. Tout le monde mangeait ensemble, mais comme on ne parlait pas pendant le repas, ils ne feraient jamais connaissance ; de toute façon c'était tous de très vilains garçons. Mama Strong dit qu'il n'y avait aucune raison de leur accorder la moindre attention.

Elle distribua à chacune des filles Pouvoir une feuille de papier et un stylo. Elle leur demanda d'écrire cinq choses vraies sur elles-mêmes.

Norah pensa à Enoch et Kayla, se demanda s'ils savaient où elle était, ce qu'ils pourraient essayer de faire pour l'aider. Ce qu'elle ferait elle-même si elle était à leur place. Elle écrivit : *je suis une bonne copine. On s'amuse bien avec moi.* Ce n'était d'abord qu'une seule ligne, mais comme le temps s'épuisait, elle revint dessus et la scinda en deux. Elle pensa à ses parents. *Je fais des chichis de nourriture*, écrivit-elle de leur part. Elle ne pouvait se permettre d'être en colère contre eux, pas avant d'être de retour à la maison. Une erreur avait été faite. Quand ils comprendraient de quel genre d'endroit il s'agissait, ils viendraient la chercher.

Je suis honnête. Je suis têtue, écrivit-elle, parce que sa mère le lui avait toujours répété. Combien de fois avait-elle entendu l'histoire de l'accouchement de sa mère : il avait duré dix-huit heures et s'était fini en césarienne, juste parce que Foetus Norah ne voulait pas baisser la tête au passage de l'os pubien ? « Si je l'avais connue comme je la connais maintenant », répétait sa mère, « j'aurais directement opté pour la césarienne et je me serais épargné le travail. Je leur aurais dit : jamais cet enfant ne baissera la tête. »

Ensuite Norah biffa la partie où elle disait être têtue, parce qu'elle n'avait jamais été aussi furieuse envers ses parents et qu'elle ne voulait pas donner raison à sa mère. À la place, elle écrivit : *Personne ne sait qui je suis réellement.*

Chacun dut lire sa liste à voix haute. Norah fut désignée pour commencer. À la quatrième phrase, Mama Strong inspira bruyamment entre ses dents. « Depuis ce matin, Norah m'a déjà menti deux fois. "Je suis honnête" est son troisième mensonge de la journée. »

On invita les filles à donner leur avis, ce qu'elles firent avec hâte et enthousiasme. Norah était très imbue d'elle-même, dit une fille blanche avec une vilaine acné sur les joues et le menton. Une rouquine à la nuque et aux bras couverts de taches de rousseur dit que Norah n'avait jamais fait montre de responsabilité. Elle était d'accord avec la première fille. Norah était imbue d'elle-même. La fille osseuse à la toux dit qu'aucune fille honnête ne finissait ici. Aucune d'entre elles n'était honnête, mais elle au moins, elle avait l'honnêteté de l'admettre.

« Je suis ici par erreur », dit Norah.

« Mensonge numéro quatre. » Mama Strong tendit la main et prit sa feuille, les yeux comme des cailloux. « Moi, je sais qui tu es réellement », dit-elle. « Je sais à quoi tu penses. Tu te demandes : comment est-ce que je peux sortir d'ici ? » *Toi*, tu ne partiras jamais. Le seul moyen de t'en aller, c'est de devenir quelqu'un d'autre. Changer. Grandir. » Elle déchira la liste de Norah. « La seule façon. Devenir complètement quelqu'un d'autre. Tant qu'il restera un peu de toi à l'intérieur, tu ne t'en iras jamais. »

Les autres filles lurent tour à tour leurs listes. « Je suis ingrate », avait écrit l'une d'elles. « Je suis une menteuse », lut une autre. « Je n'en ai pas fini avec mes conneries », dit la fille à la toux. « Je suis méchante. » « Je suis une mauvaise fille. »

*

Norah mit trois mois avant d'accumuler assez de points pour passer un après-midi dehors. Elle resta debout, clignant des yeux dans le soleil, et suivit une file d'oiseaux qui fendait le ciel. Elle ne pouvait pas voir l'océan, mais un souffle de vent lui portait l'odeur du sel.

Elle eut ensuite le droit de jouer au *kickball* avec les autres filles Pouvoir dans l'ancienne piscine vide du motel. Comme il était interdit

de parler, elles jouèrent avec une férocité silencieuse, se cognant les unes les autres contre les parois jusqu'à ce que toutes les filles saignent du nez, des genoux ou d'ailleurs.

Après les sessions de groupe il y avait école. Chaque cours de Norah était suivi d'un questionnaire à choix multiples. Certains jours c'était des maths, d'autres de l'histoire, de la géo, de la littérature. Au bout d'une heure, un membre de l'équipe comparait les réponses à un corrigé. Il n'y avait pas de consignes et on perdait des points à chaque mauvaise réponse. Un jour, le cours portait sur le poème de Frost, *La Voie ignorée*, qui n'était pas bien compliqué, mais Norah eut presque toutes ses réponses fausses parce que la personne utilisait le mauvais corrigé. Norah le signala, et elle perdit les points de la mauvaise note, plus ceux pour avoir parlé.

Onze mois passèrent avant que Norah n'ait gagné assez de points pour écrire à ses parents. Comme elle savait que Mama Strong ou quelqu'un d'autre de l'équipe lirait sa lettre, elle l'écrivit avec grand soin. *« Je vous en supplie, laissez-moi revenir à la maison. Je vous promets de faire tout ce que vous me demanderez. Je crois que vous n'avez pas idée d'à quoi ressemble cet endroit. La nourriture est si mauvaise que j'en suis malade, mes jambes sont pleines de piqûres d'insectes. J'ai perdu du poids. Venez me chercher, s'il vous plaît. Je vous aime. Norah. »*

« Quelle manipulatrice » dit Mama Strong. « Quelle menteuse, quelle manipulatrice. » Mais elle mit la lettre dans une enveloppe et la timbra.

Si la lettre mentait, c'était par omission. La nourriture n'était pas seulement mauvaise, elle était périmée, souvent pourrie, et jamais en quantité suffisante. La viande était si rare que les élèves, prêtes à avaler n'importe quoi tant elles avaient faim, étaient souvent malades après coup. On n'avait le droit de passer que trois minutes toutes les trois heures aux toilettes. Il y en avait toujours une qui avait les jambes maculées de diarrhée. Aucun accès aux soins médicaux. Les punaises, elles, venaient des matelas.

Parfois, quelqu'un disparaissait. C'était arrivé à deux filles de la famille Pouvoir. La première était celle à l'acné; elle s'appelait Kesley. L'autre était

Jetta, une nouvelle. Sans explication. Comme personne n'avait le droit de parler, aucune hypothèse ne fut émise. Mama Strong avait dit que si on obtenait cent points on était libre de partir. Norah essaya de se rappeler combien de points elle avait vu Kesley gagner. Avait-elle vraiment pu atteindre les cent ? Pour Jetta, en tout cas, c'était impossible.

Le soir où Jetta disparut, on retrouva une serviette ensanglantée dans un coin de la douche. Pas seulement tachée mais gorgée de sang. Elle resta là trois jours de suite, jusqu'à ce qu'on se décide à l'enlever.

Quelques semaines avant son anniversaire, Norah perdit tous les points qu'elle avait accumulés – quarante-cinq au total – pour avoir refusé de creuser son introspection lors d'une session de groupe. Il ne lui restait, à ce moment-là, plus aucune profondeur. Elle n'était plus que surface – éruptions cutanées, conjonctivite, maux de dents, faim constante, crampes d'estomac. Toutes les personnes de sa vie – celles sur qui Mama Strong voulait tout savoir – s'étaient effacées de sa mémoire en même temps que le reste : sa scolarité, son enfance, toutes les disputes avec ses parents, tous les Noël, les hivers, les étés, son quinzième anniversaire. Ses amis s'étaient évanouis les premiers, sa famille avait suivi.

Les seules choses dont elle se souvenait étaient celles qu'elle partageait avec le groupe. Les sessions exigeaient des histoires chaque fois plus intimes, plus humiliantes, plus secrètes. Il sembla bientôt à Norah que sa vie n'était constituée que d'événements honteux ou douloureux. Pire : même ses saloperies les plus secrètes étaient considérées comme insuffisantes et pas assez révélatrices, malhonnêtes.

Norah se mit à broder sur des souvenirs d'émission télé de fin d'après-midi, jusqu'au jour où la fille aux taches de rousseur, Emilene, reconnut une des histoires et gagna vingt points d'un coup pour avoir démasqué Norah.

Il y avait un châtement appelé la PAC, pour Position d'Autocritique. La chambre 303 y était dévolue. Elle était pleine d'odeurs corporelles et grouillait de fourmis. L'étudiante qu'on envoyait en PAC était obligée de se coucher face contre terre sur le sol nu. Un changement de posture lui était autorisé toutes les trois heures. Tout mouvement effectué à un autre moment condamnait l'étudiante à la contention. Ça voulait dire

qu'un membre de l'équipe posait son genou sur sa colonne vertébrale. Parfois, on lui tirait les bras et les jambes vers l'arrière, jusqu'au maximum et un peu au-delà. Plusieurs fois par jour, on entendait des cris venus de la chambre 303.

Pour avoir menti en session de groupe, Norah fut envoyée en PAC. Mama Strong prévint qu'elle n'en sortirait que lorsqu'elle serait prête à admettre que sa présence ici était la conséquence de ses propres décisions. Mama Strong en avait assez de ses petits jeux. Norah tint deux semaines.

« Tu as quelque chose à me dire ? » Mama Strong fumait une fine cigarette roulée qui sentait la cannelle. La fumée tourbillonnait hors de ses narines et ses doigts étaient maculés de tabac, de café ou de sang.

« Ma place est ici, dit Norah.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Tout est de ta faute ?

— Oui.

— Dis-le.

— Tout est de ma faute.

— Deux semaines c'est rien, fit Mama Strong. Une fille, il y a trois ans, a tenu dix-huit. »

Bien que douloureuse, la PAC n'était pas le pire aux yeux de Norah. Le pire, c'était la lumière allumée toute la nuit. Norah n'avait pas connu une seconde de ténèbres depuis qu'elle était arrivée. L'absence d'obscurité la rendait folle. En session, sa voix ne sonnait plus comme sa voix. Parler lui faisait mal, s'entendre lui faisait mal.

C'était sa voix qui l'avait trahie, qui avait tout livré à Mama Strong, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'intact à l'intérieur de Norah, rien que Mama Strong n'ait tripoté de ses doigts sales, comme un badaud de marché aux puces. Mama Strong savait exactement qui était Norah, parce que Norah le lui avait dit. Ce qu'il fallait à Norah, c'était un nouveau secret.

Elle reçut deux cartes postales pour son seizième anniversaire. *On a fait tout ce chemin et on nous apprend que tu es punie et qu'on ne peut pas te voir.*

Sans vouloir te faire la leçon le jour de ton anniversaire, Norah, bon sang, quand est-ce que tu vas changer de comportement ? Tu imagines à quel point on est déçus ? L'écriture était celle de son père mais la carte était signée de ses deux parents.

L'autre avait été écrite par sa mère. Ton père a dit que puisqu'on était venus jusqu'ici on n'avait plus qu'à jouer aux touristes. Nous sommes dans un resto au beau milieu de la mer. Bon, peut-être pas exactement au milieu, mais loin des côtes ! Le restaurant est sur pilotis, piqués dans un banc de sable, et on ne peut venir ici qu'en bateau ! On mange du poisson pêché sur place ! La nourriture est délicieuse, on t'envie de vivre ici ! Bon anniversaire ma chérie ! Peut-être que l'an prochain on pourra revenir faire la fête tous ensemble. Je vais prier pour ça ! Les deux cartes postales représentaient le restaurant sur la mer. Il s'appelait le Pelican Bar.

Ses parents avaient passé cinq jours à quelques kilomètres de là. Ils avaient nagé dans la mer, bu des *Mai Tai* et des mojitos sous les étoiles, donné des bouts de pain aux mouettes. Ils avaient remonté le fleuve pour voir les crocodiles et acheté des souvenirs. Ils étaient sincèrement désolés pour Norah ; sa mère avait pleuré tout le premier jour, et plusieurs fois par la suite. Mais c'était une tristesse aiguisée par la culpabilité. Impossible de nier qu'ils étaient plus heureux à la maison sans elle. Norah les avait épuisés, source permanente de tension et de tristesse. Sans Norah, la paix était venue. Et si les jumeaux n'avaient jamais été rebelles, l'exemple de la disparition de leur sœur avait encore amélioré leurs bonnes manières.

Norah est sur son matelas de la chambre 217 sous le plafonnier, mais elle est également dans un restaurant sur pilotis perdu en pleine mer. Elle boit un cocktail à base de rhum. Le soleil brille. L'eau bleue oscille comme un berceau. Elle sent le vent sur son visage.

Autour du resto, des filets et des poteaux émergent du récif sableux. Des pélicans s'y posent ou en décollent, se laissent tomber à l'eau, ailes fermées, lourds comme des pierres. Norah se demande si elle aurait la force de nager jusqu'au rivage. Elle est bonne nageuse, l'était tout du moins,

mais tout ceci n'est que conjecture. Elle est venue en bateau à moteur, sa main caressait l'eau, et elle en repartira de la même façon. Norah passe une main sur sa bouche et ses doigts ont un goût de sel.

Elle achète une carte postale. *Chère Norah, écrit-elle. Tu pourrais tenir plus longtemps en PAC, désormais. Peut-être pas dix-huit semaines, mais plus que deux, certainement. Ne parle jamais à Mama Strong du Pelican Bar, quel qu'en soit le prix.*

Pour son seizième anniversaire, Norah reçut le Pelican Bar.

Le dix-septième anniversaire de Norah passa sans qu'elle s'en aperçoive. Elle avait perdu toute notion des dates ; un matin, simplement, elle se dit qu'elle devait avoir déjà dix-sept ans. Elle ne reçut aucune carte de ses parents, ce qui voulait peut-être dire qu'ils n'en avaient pas envoyé, et peut-être pas. Leurs courriers étaient fréquents, quoique bizarres. Ils avaient l'air de croire qu'il y avait de l'eau dans la piscine et des fruits frais au déjeuner. Ils avaient l'air de croire qu'elle avait des enseignants et des conseillers et des amis. Ils parlaient même de se préparer pour la fac. Norah savait que des gens de l'équipe écrivaient et signaient pour elle. Ça n'avait aucune importance. Elle peinait à se souvenir de ses parents et s'était faite à l'idée de ne plus jamais les revoir. Dans la mesure où « venez me chercher » n'avait pas fonctionné, elle n'avait plus rien à leur écrire. Tant mieux si quelqu'un s'en chargeait pour elle.

Une des femmes de nuit, une de celles qui s'asseyaient au coin pour les surveiller quand elles dormaient, était plus jeune que les autres et avait les cheveux tressés en de multiples nattes. Du jour au lendemain, elle prit Norah en grippe. Norah ne savait pas pourquoi ; il n'y avait eu aucun incident, aucun échange, mais un soir le regard de cette femme avait rencontré celui de Norah et il s'était empli de poison. Le lendemain, elle suivit Norah à travers les couloirs et jusque dans le hall en lui miaulant après comme un chat. Elle continua, jusqu'à ce que tout le monde dans l'équipe miaule après Norah. Norah perdit vingt points. Pire, elle découvrit qu'il lui était impossible de rejoindre le Pelican Bar quand on lui miaulait dessus.

Mais, même si Norah n'y allait pas, Mama Strong sentit qu'elle posédait un secret. Mama Strong fit moins attention aux autres filles et se concentra sur Norah. Elle la harcela en session, elle autorisa les étudiantes à miauler et envoya Norah en PAC encore et encore. Norah replongea dans les points négatifs. On lui reprit sa brosse à cheveux et sa brosse à dents. Son temps de douche passa de cinq à trois minutes. Elle avait des bleus aux cuisses et une douleur dans le dos, à l'endroit où le genou pressait pendant la contention.

Après des mois d'absence, ses règles revinrent. Le sang jaillit en caillots et le flot trempa son pantalon de jogging. On lui permit de se lever le temps de rincer ses vêtements, mais le sang ne partit pas complètement, et le jogging ne fut pas remplacé. Un homme vint passer la serpillière à l'endroit où Norah devait s'allonger. Après, ça puait très fort la pisserie.

D'autres filles disparurent, et Norah finit par se rendre compte qu'elle était là depuis plus longtemps qu'aucune autre fille de la famille Pouvoir. Une nouvelle arriva et prit le matelas occupé avant par Kimberly. Son nom était Chloe. La nuit de son arrivée, elle s'adressa à Norah. « Tu es là depuis combien de temps ? » lui demanda-t-elle. Elle avait les yeux rouges et gonflés, un nez un peu écrasé. Elle ne tenait pas en place ; elle jacassait à propos des médocs qu'elle n'avait pas pris et dont elle avait besoin ; elle gigotait d'un bord à l'autre du matelas.

« La nouvelle m'a parlé hier soir », dit Norah à Mama Strong le lendemain. Chloe était une victime-née, elle sentait la victime à plein nez. Elle était tellement fragile qu'on aurait dit que c'était un super-pouvoir. À la session de groupe, elle dit qu'à son école les élèves la maltrahaient, comme si ça pouvait surprendre quiconque.

« Tu le cherches peut-être un peu, suggéra Emilene.

— Pourquoi tu prends pas tes responsabilités ? demanda Norah. Au lieu d'accuser les autres.

— Je vais t'apprendre à te tenir tranquille », dit Mama Strong et elle demanda aux filles de la mettre en contention. Le genou contre son dos était celui de Norah.

Ensuite, Mama Strong leur demanda de faire une liste des cinq raisons pour lesquelles elles étaient ici. *Je suis une mauvaise fille*, écrivit Norah. *J'en ai pas fini avec mes conneries. Je suis ingrate.* Puis son esprit se referma comme une huître et elle fut incapable de continuer.

« Tu veux dire autre chose. » Mama Strong se tenait devant elle, le papier à la main, avec ses deux raisons manquantes.

Elle voulait le secret de Norah. Elle voulait le Pelican Bar.

« Non, répondit Norah. Je trouve pas, c'est tout.

— Dis-moi. »

Les perles noires des yeux de Mama Strong s'étaient changées en têtes d'épingle.

« Dis-moi. Dis-moi. »

Elle passa derrière les épaules de Norah. Norah sentit l'haleine froide, lourde d'oignon contre son cou, mais ne voyait pas son visage.

« Je n'ai rien à faire ici », répondit Norah. Elle voulait garder le Pelican Bar. Mais, pour ça, il lui fallait donner quelque chose à Mama Strong. Il y avait peut-être un moyen plus malin de s'en sortir, mais Norah n'avait rien trouvé de mieux. « Personne ne devrait être ici, continua-t-elle. Ce n'est pas un endroit pour les humains. »

« Tu serais humaine et moi pas ? » demanda Mama Strong. Mama Strong n'avait jamais touché Norah. Mais sa voix s'entortillait comme un ressort et la faisait tressaillir. Norah sentit sa pisse lui couler le long des cuisses.

« C'est possible », dit Mama Strong. « Peut-être alors je devrais t'envoyer ailleurs. Dis-moi que c'est ce que tu veux. Demande-le-moi. Dis-le et je le ferai. »

Norah retint sa respiration. Et à cet instant, son cerveau cracha les deux dernières raisons. « Je suis une menteuse », dit-elle. Elle mesurait son propre désespoir. « Je suis une mauvaise personne. »

Il y eut un silence, puis Norah entendit Chloe dire qu'elle voulait rentrer chez elle. Chloe se plaqua les deux mains sur la bouche. Elle continuait de parler mais plus personne ne pouvait distinguer les mots. Sa tête s'agitait comme celle d'un chien-jouet sur la plage arrière d'une voiture.

Mama Strong se retourna vers Chloe. Norah fut envoyée en PAC, mais pas à cet autre endroit dont Mama Strong avait parlé.

Suite à ça, Mama Strong parut ne plus jamais s'intéresser à Norah. Chloe n'avait pas appris à se tenir tranquille, mais Mama Strong s'estimait à la hauteur du défi. Pour son dix-septième anniversaire, Norah reçut Chloe.

Un jour, Mama Strong arrêta Norah sur le chemin du petit déjeuner. « Suis-moi », lui dit-elle, et elle l'emmena jusqu'à la barrière grillagée. Elle déverrouilla la porte et l'ouvrit d'une poussée. « Tu peux partir ». Elle compta cinquante dollars. « Tu peux les prendre et t'en aller. Ou bien tu peux attendre ici que ta mère et ton père viennent te chercher. Peut-être demain. Peut-être la semaine prochaine. Si tu pars maintenant, tu n'iras pas plus loin que ces cinquante dollars. »

Norah commença à trembler. *Ça, se dit-elle, c'est la pire des choses qu'on m'ait faites jusqu'ici.* Elle fit un pas en direction de la grille, puis un autre. Elle ne regarda pas vers Mama Strong. Elle devina le piège de la porte ouverte et ses tremblements s'apaisèrent. Elle n'était pas dupe. Jamais Norah ne pourrait partir. Elle fit un troisième pas, un quatrième. « Ta place n'est pas ici », dit Mama Strong avec mépris, comme s'il s'était agi d'un test et que Norah avait échoué. Elle ne savait pas si elle avait été trop obéissante, ou bien pas assez.

Puis Norah se retrouva dehors et Mama Strong referma et verrouilla le portail derrière elle.

Norah marcha au soleil le long d'une route pavée, semée de nids-de-poule et de peaux de grenouilles écrasées. La route serpentait entre des herbes plus hautes qu'elle et des buissons couverts de fleurs orange vif. De temps en temps, une voiture passait, roulant très vite.

Norah continua d'avancer. Elle dépassa des maisons stuquées, des petits magasins. Elle vit des cigarettes et des robes hawaïennes à vendre, de gros avocats, des régimes de petites bananes, des bouteilles d'alcool pleines de produit vaisselle, des affiches pour de la bière anglaise. Elle songea à acheter quelque chose à manger, mais ça lui paraissait trop compliqué, aurait exigé d'elle qu'elle parle. Elle avait

peur d'arrêter de marcher. Il faisait très chaud sur la route au soleil. Une bande de petits chiens la suivit un moment, puis repartit en courant de là d'où elle était venue.

Elle parvint jusqu'à la mer et marcha dans l'eau. Le sel piqua dans les plaies de ses jambes, les blessures de ses bras, puis cessa de brûler. Le sable était brun, l'eau bleue et chaude. Elle avait oublié les cinquante dollars qu'elle tenait toujours en main, maintenant tout trempés et salés.

Il y avait des touristes partout sur la plage, en train de nager ou bien couchés au soleil avec des daiquiris, des sandwiches glacés et des oranges en saumure. Elle aurait voulu leur dire à tous que, à moins de cinq kilomètres de là, on affamait et terrifiait des enfants. Mais elle ne se souvenait pas assez bien des gens pour savoir s'ils en auraient eu quelque chose à faire. Sans doute personne ne la croirait-elle. Sans doute savaient-ils tous déjà.

Elle revint sur la plage et reprit sa marche. Il faisait si chaud que ses habits séchèrent tout de suite. Elle parvint à un fleuve et un marché un plein air. Un jeune homme avec une cicatrice sur la pommette vint la voir. Elle le reconnut. À deux reprises, il l'avait maintenue en contention. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. L'air tout autour vira au noir.

« Bon anniversaire », dit-il.

Il redevint net petit à petit. Il portait une chemise à carreaux bariolée. Il sourit et sa lèvre se souleva comme un rideau pour révéler ses dents. Il avança d'un pas, elle recula. « C'est ton anniversaire, non ? » lui demanda-t-il. « Dix-huit ans ? » Il lui acheta des bananes mais elle ne les prit pas.

Derrière, une femme vendait des bracelets de perles, des cacahuètes et des bébés chiens. Elle fit signe à Norah d'approcher. « C'est vrai », lui dit-elle. « À dix-huit ans, ils sont obligés de te laisser partir. C'est la loi. » Elle noua un bracelet autour du poignet de Norah. Il faisait paraître le son bras plus maigre encore. « Un cadeau d'anniversaire », dit la femme. « Combien de temps es-tu restée là-bas ? »

Au lieu de répondre, Norah demanda comment on allait au Pelican Bar. Elle acheta un tee-shirt, une jupe et un coca. Elle but le coca, enfila

les habits neufs et jeta les anciens. Elle prit un ticket pour le bateau – ça coûtait dix dollars l’aller, dix dollars de plus pour le retour. Il y avait des touristes mais personne ne s’assit à côté d’elle.

Le bateau la déposa avec les autres à une dizaine de mètres du banc de sable, et elle dut marcher les derniers mètres avec de l’eau jusqu’à la taille. Elle était cernée par la ligne droite et nette de l’horizon, le monde entier, plat comme une assiette, tournait autour d’elle. L’eau brillait bleu, éblouie de soleil, à perte de vue. Elle pivota lentement, ses mains à plat sur l’eau, l’esprit étourdi, jusqu’à ce que son tour vienne à l’échelle bricolée de planches et de branches, que sa prise se referme sur le bois et la recentre. Elle grimpa jusqu’au restaurant dans sa jupe dégoulinante.

Elle acheta une carte pour Chloe. *Viens ici le jour de tes dix-huit ans, écrivit-elle, et mange un poisson pêché sur place. Désolée pour tout. Je suis une mauvaise personne.*

Elle commanda un poisson qu’elle ne put finir. Restait assise des heures, à sentir le sol du bar bouger sous elle, à descendre l’échelle jusqu’à l’eau puis remonter se sécher dans l’air chaud. Elle aurait voulu ne jamais quitter cet endroit, qui était le meilleur endroit du monde, plus beau encore qu’elle ne l’avait imaginé. Elle s’endormit sur un banc du restaurant et ne se réveilla qu’au moment où partait le dernier bateau pour la côte et où quelqu’un la secoua par le bras pour être sûr qu’elle serait bien à bord.

Quand Norah revint à terre, elle vit Mama Strong assise à la terrasse d’un bar à la lisière du marché, au bout du quai. Le soleil se couchait et l’obscurité croissait. Mama Strong buvait quelque chose qui aurait pu être de l’eau ou bien du whisky. Le verre était teinté en bleu, c’était impossible à dire. Elle vit Norah qui descendait du bateau. Il n’y avait aucun chemin qui ne passe pas devant elle.

« Tu es si riche pour jouer les touristes ? demanda Mama Strong. La prochaine fois que tu voudras manger, plus d’argent. Et alors ? »

Derrière elles, deux hommes jouaient des percussions. L’un se mit à chanter. Norah reconnut la musique – un vieux morceau que sa mère aimait bien – mais pas les paroles.

« Vous croyez que j’ai peur d’avoir faim ? » fit Norah.

« Bien. Nous t'avons endurcie. Plus forte qu'avant. Mais tu n'es pas assez dure. Pas ce que nous cherchons. Va. Deviens qui tu veux, maintenant. Aie ce que tu veux. Ça nous est égal. »

Qu'est-ce que Norah voulait être ? Propre. Rassasiée. Libérée de la douleur. Qu'est-ce qu'elle voulait avoir ? Une nuit dans le noir. Une étoile, déjà, étincelait dans le ciel au-dessus de l'océan.

Quoi d'autre ? Rien ne lui venait à l'esprit. Mama Strong avait dit que Norah devait changer, mais Norah avait surtout l'impression d'avoir disparu. De ne plus savoir qui elle était. De ne plus rien savoir sur rien. Elle tritura le bracelet de perles à son poignet. « Quand je n'aurai plus d'argent, dit-elle, je demanderai à quelqu'un de m'aider. Et quelqu'un le fera. Peut-être pas la première personne à qui je demanderai. Mais quelqu'un. » Et peut-être que c'était vrai.

« Comme c'est joli. » Mama Strong lorgna dans son verre bleu, fit tourner ce qui restait au fond et se le jeta dans le gosier. « Tu te trompes au sujet des humains », continua-t-elle, sur le ton de la conversation. « Les humains font tout ce que nous avons fait. Les humains font pire. »

Deux hommes approchaient derrière Norah. Elle se retourna brusquement, certaine qu'ils étaient là pour elle, qu'elle allait être reprise, ramenée peut-être, ou bien emportée dans cet horrible autre endroit dont avait parlé Mama Strong. Mais les deux hommes passèrent à côté d'elle et continuèrent en direction des percussionnistes. Ils passèrent à côté d'elle et, tout en marchant, se mirent à chanter. Peut-être que c'étaient des humains. Peut-être pas.

« Très joli monde », dit Mama Strong.